

Peut-être nous serait-il possible, si nous appliquions cette règle en Chambre, de nous rendre plus facilement compte de la situation chez le peuple canadien. Je suis certain que quelques-uns de mes amis de la campagne qui cultivent nos champs, de même que quelques artisans qui construisent des maisons dans nos villes et qui ont charge d'une grande partie du travail en ce pays, me comprendront lorsque je dis qu'un grand nombre de Canadiens qui, pour n'être pas absolument sans emploi, dans la dure nécessité, n'en passent pas moins par une crise de vive anxiété. Et, ce n'est pas la classe ouvrière seule qui souffre, nos hommes d'affaires aussi se demandent comment ils se tireront d'embarras.

Je désirerais avoir l'attention de la Chambre quelques instants pour examiner brièvement la question du chômage dans le pays. Il y a quelques semaines, j'avais l'occasion de visiter le camp de secours pour les célibataires maintenu par la ville de Vancouver. Près de huit cents hommes dont la moitié étaient d'anciens soldats étaient groupés dans un vaste camp au terrain de l'exposition au parc Hastings — les soldats l'appelaient le "camp d'internement". Un des édifices avait été transformé en un immense dortoir; et tout près, là où avait été la section des automobiles, se trouvait ce que les hommes appelaient la "station de nourrissage" — la salle à manger. Les hommes y recevaient trois repas le jour, et il y avaient un lit le soir. Tout ce que le public en recevait en retour c'était les quelques heures de travail qui en réalité n'étaient qu'une mise à l'essai; ces hommes dont la plupart, selon la déclaration des préposés à la santé publique étaient en bon état — ces hommes étaient d'habiles artisans, et comme je l'ai dit, un bon nombre d'entre eux avait fait le service outre-mer. Et pourtant, c'était là tout ce que nous avions à leur offrir en ce moment, alors que dans le pays, dans cette province, il serait urgent d'exécuter des travaux de toute nature. Les cultivateurs de l'Ouest ont besoin de bois de construction, et il y avait parmi ces hommes d'habiles bûcherons, mais nous ne pouvions les faire travailler non plus que faire parvenir le bois aux cultivateurs. En venant vers l'Est, je me suis arrêté à Drumheller, là où il y a d'immenses gisements de houille, comme nous le savons tous. Plusieurs des mineurs n'avaient été employés qu'une partie du temps pendant treize mois et demi. Un homme m'a dit qu'il n'avait eu que soixante jours d'ouvrage au cours de l'année

1921. Drumheller est situé sur un chemin de fer du Gouvernement, qui pourrait très bien transporter le charbon dont nous avons si grand besoin sur la prairie, mais l'on m'a dit que les tarifs de transport étaient prohibitifs. Dans ma propre ville de Winnipeg, il y a eu, approximativement, 5,000 hommes sans emploi ces derniers mois. D'après un memorandum qui a été envoyé au gouvernement provincial il y a quelques semaines, les frais se sont élevés à environ \$265,000 par mois, partie en fonds de secours, partie en travaux spéciaux, dont le but principal était le soulagement de la situation de chômage, le public ne recevant que très peu en retour. On me dit qu'à Toronto, on a enregistré 16,000 à 18,000 hommes sans emploi, mais ceux qui sont en position de le savoir disent qu'il y en a 25,000. L'Institut industriel à lui seul est venu au secours de quelque 6,842 familles dont 1,761 étaient les familles de soldats. Ceci, sans mentionner le grand nombre de soldats non mariés qui sont soutenus plus ou moins par d'autres agences. Les dépenses du mois de février ont été de \$80,000 à \$100,000. Tâchons de nous figurer ce que ce chômage signifie. Je me demande si on me permettrait la lecture d'un paragraphe d'un rapport fait sur la ville de Vancouver par un visiteur qui accompagnait une infirmière du Victorian Order of Nurses. Il se lit ainsi:

J'ai visité nombre de maisons de pauvres et de malades, et j'ai constaté de mes yeux les cruelles privations et la grande misère. C'était pathétique. Je connaissais déjà la pauvreté, lorsque toute la famille était obligée de travailler incessamment pour mettre les deux bouts ensemble; mais, il n'y avait d'ouvrage nulle part pour les adultes dans ces maisons, et la misère y est grande. Les hommes sont disposés à faire n'importe quel travail; ils en cherchent, et sont désireux de faire de leur mieux. Leurs femmes feraient aussi n'importe quel travail, mais il n'y en a pas. Les enfants sont d'un calme, d'une langueur pénible à constater et qui est l'effet d'une nourriture insuffisante. Ils ont faim depuis si longtemps, qu'ils ne s'en rendent pas compte. Plusieurs d'entre-eux vont à l'école, mais ils n'en retirent pas plus d'avantage que s'ils restaient à la maison. "Vous ne pouvez remplir l'esprit d'un enfant lorsque son estomac est vide, et ce dont nous avons besoin tout autant que de l'éducation obligatoire, c'est la nourriture obligatoire", nous disait un fin observateur.

Puis on énumère nombre de faits illustrant la situation réelle dans cette jeune ville. Voici un paragraphe que j'extraits du bulletin d'Hygiène de décembre, pour la ville de Toronto:

Discutant le revenu minimum, le directeur de la santé publique s'exprime ainsi: "En prenant cette décision, nous devons le faire non seule-